

variété des créations. Jacquart obtint à cette exposition une modeste médaille de bronze.

A la troisième exposition, qui eut lieu en 1802, figurent 549 exposants. C'est là que parurent les premiers métiers perfectionnés de filature et de tissage de la laine. En 1806, eut lieu la quatrième exposition, dans un bâtiment élevé sur la place des Invalides. Elle réunit 1,423 exposants des 113 départements de l'Empire français. On y distribua 27 médailles d'or et 146 médailles d'argent de première et de seconde classe.

Ces concours, interrompus par les préoccupations guerrières de la fin du premier Empire, furent repris en 1819, sous la Restauration. On décida alors que les expositions auraient lieu tous les quatre ans. Après la Révolution de Juillet, on adopta les périodes quinquennales. Voici le tableau des onze expositions qui ont eu lieu en France depuis 1798 jusqu'en 1849 :

1 ^{re} exposition, années : 1798	110 exposants.
2 ^e — — — — — 1801	220 —
3 ^e — — — — — 1802	540 —
4 ^e — — — — — 1806	1,422 —
5 ^e — — — — — 1819	1,656 —
6 ^e — — — — — 1823	1,648 —
7 ^e — — — — — 1827	1,795 —
8 ^e — — — — — 1834	2,447 —
9 ^e — — — — — 1839	3,381 —
10 ^e — — — — — 1844	3,963 —
11 ^e — — — — — 1849	4,532 —

Les expositions universelles sont, jusqu'à présent, au nombre de trois. Elles ont eu lieu : à Londres, en 1851 ; à New-York, en 1853 et 1854, et à Paris, en 1855.

L'exposition universelle de Londres est due à l'initiative de la Société des Arts. Le palais de Cristal, élevé comme par enchantement, fut ouvert le 1^{er} mai 1851. Ce bâtiment offrait 4,188 pieds de long sur 408 et 450 de large. Le nombre total des exposants y fut de 17,062. Le Royaume-Uni y figura pour 6,881. La France qui, après l'Angleterre, en compta le plus, en fournit 1,719. Le jury international décerna 172 médailles d'honneur, 2,978 médailles de prix et 2,163 mentions honorables. La part de la France fut très-belle dans cette distribution de récompenses : elle a obtenu 56 médailles d'honneur, 638 médailles de prix et 365 mentions honorables. La France eut à la fois les hautes récompenses, alors qu'elle ne comptait que le dixième des exposants.

Pendant cinq mois, l'exposition recut plus de 6 millions de visiteurs. La recette totale fut de plus de 12 millions de francs, dont quatre constituèrent au bénéfice net de l'entreprise.

L'exposition universelle de New-York fut moins considérable. L'ouverture en eut lieu le 14 juillet 1853. Le nombre des exposants s'élevait à 5,509. La France y figurait pour 521. Beaucoup de désordre et quelques abus firent échouer cet effet, qui finit par dégénérer en une spéculation pure et simple, entre les mains de Barnum.

L'exposition de 1755, à Paris, ouverte le 15 mai, dura jusqu'au 13 octobre. Le nombre des exposants s'éleva au chiffre de 21,779, dont 10,003 pour la France, 728 pour l'Algérie, et 283 pour les colonies françaises.

Le jury international fut divisé en 27 classes, pour l'industrie et l'agriculture, et en 3 classes, pour les beaux-arts. Il fut distribué par le jury de l'industrie 112 grandes médailles d'honneur, 282 médailles d'honneur, 2,300 médailles d'argent de 1^{re} classe, 3,900 de 2^e classe et 4,000 mentions honorables.

Depuis quelques années un nouveau genre d'exposition se propage qui nous paraît répondre à un besoin moins général mais aussi urgent que la précédente, nous voulons parler des ex-

positions régionales dont la ville de Limoges a donné le signal. On se rappelle encore le discours que prononça dans cette solennité le prince Napoléon qui présida la séance de distribution des récompenses. Dans ce discours, le prince engageait la province à se lancer dans une voie d'initiative et à obéir, dans une certaine mesure, à des tendances décentralisatrices. Ce mouvement qui a produit les expositions de Limoges, de Rennes, de Dijon, de Bordeaux et de Rouen, a une importance que l'on a fait souvent ressortir, et sur laquelle nous ne reviendrons pas.

Le caractère de ces manifestations provinciales ressortira mieux encore par l'examen rapide des éléments qui ont constitué les deux dernières, celles de Dijon et de Bordeaux. L'exposition de Dijon, qui dura pendant deux mois, à partir du 8 juillet 1858, est due à l'initiative de la société des arts. Il fut pourvu aux frais de cette exposition par le produit d'une souscription d'actions de 5 fr. Ces actions donnaient droit au tirage d'une loterie d'objets d'art dont la commission ferait l'acquisition. Le nombre d'actions souscrites le jour de l'ouverture s'élevait à 6,200 fr. D'autres ressources étaient demandées au droit d'entrée perçu à la porte de l'exposition (50 cent.), à la subvention, assez modique du reste, fournie par la ville de Dijon, et aux subventions fournies par la société des amis des arts, la chambre de commerce et le comité central d'agriculture.

L'exposition eut lieu dans l'ancien palais des États et dans les annexes qui furent spécialement construites pour les machines industrielles et agricoles.

Les produits exposés furent divisés en quatorze classes, sous les dénominations suivantes : beaux-arts ; beaux-arts industriels ; instruments de musique ; dessin appliqué à l'industrie, imprimerie, reliure ; ameublement, décoration ; tissus et articles de vêtement ; horlogerie et instruments de précision ; industrie des métaux ; médecine et histoire naturelle ; arts chimiques ; substances alimentaires ; agriculture, constructions ; mécanique.

Le nombre des exposants s'éleva à près de 2,300. La première classe, celle des beaux-arts, en comprenait 872.

Ce fut aussi à une société privée que l'exposition de Bordeaux dut le jour. Comme la société d'Emulation de Rouen, la société Philomatique de Bordeaux s'était longtemps bornée à des expositions locales. Au commencement de cette année, elle décida que l'exposition serait régionale. Un bâtiment spécial fut construit pour recevoir les produits, et 1,000 exposants vinrent s'y grouper. Les produits furent divisés en vingt-huit sections, sous les titres de : métallurgie, meunerie, agriculture, mécanique appliquée à l'industrie, aux moyens de transports, matériel des ateliers industriels, mécanique appliquée au tissage et à la filature, arts de précision, emploi de la chaleur, de la lumière et de l'électricité, produits chimiques, substances alimentaires, anatomie, pharmacie et chirurgie, marine et arts militaires, construction civiles, aciers, ouvrages en métaux, orfèvrerie et bronze, arts céramiques, tissus de coton et fil, des laines, de soie, lin et chanvre, tapis, ameublement et décoration, vêtements, objets de mode et de fantaisie, dessin industriel, instruments de musique, philologie.

Il fut pourvu aux frais de l'exposition qui n'a été close qu'il y a quelques jours, par des moyens analogues à ceux de l'exposition de Dijon : subventions différentes et prix d'entrée perçu à la porte (50 c.).

Quant à l'exposition de Rouen, on en connaît l'origine et les éléments constitutifs. Nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de recueillir

ces renseignements qui peuvent fournir de curieux points de comparaison et d'utiles enseignements. On y voit comment une grande et féconde idée a pris naissance, a grandi, s'est développée et a atteint enfin cette maturité dont nous admirons maintenant les effets.

ERNEST BOYSSE.

FAITS DIVERS.

— Voici, dit le *Mémorial des Pyrénées*, le texte authentique d'une des nombreuses pétitions parvenues à l'Empereur pendant son séjour à Biarritz :

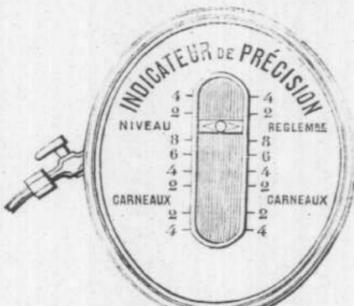
« Sire, j'ai contracté sous votre cher oncle deux blessures qui font l'ornement de ma vie, l'une à la cuisse gauche, l'autre à Wagram. Si ces deux anecdotes, dont je joins à l'appui les pièces amplificatives, vous paraissent susceptibles d'un bureau de tabac, soit à Sèvres, soit ailleurs, je vous remercie d'avance de votre amabilité.

« Affectueux votre réponse, s'il vous plaît. »

— Encore un fait de décentralisation littéraire. On a joué, il y a quelques jours, sur le théâtre de Nantes, un drame en cinq actes, le *Château de Clisson*, par M. de Liverpré, jeune auteur de la localité. Cet ouvrage a obtenu un légitime succès dont on peut tirer deux inductions : la première, qu'on est, avec du talent, prophète dans son pays comme ailleurs ; la seconde, qu'il n'est pas absolument besoin, pour écrire un drame, pas plus que pour peindre un tableau ou ciseler une statue, de respirer l'atmosphère, médiocrement enbaumée, des rives de la Seine.

— Un correspondant de la société d'acclimatation adresse de la Perse aux membres de cette société une lettre dans laquelle il signale à leur attention un certain nombre de végétaux qu'on pourrait facilement importer et acclimater en Europe. — Ce sont quatorze espèces de raisin dont l'une, sans pepins, est surtout très remarquable ; vingt sortes de melons excellents et particulièrement ceux d'Isbahan, qui se conservent l'hiver ; des coings d'une grosseur et d'un parfum exceptionnels ; deux espèces de légumes qui n'ont pas de similaires en France, et dont les Persans font une grande consommation ; une luzerne qui donne sept récoltes par an ; des grenadiers et des pistachiers qui viennent en pleine terre, supportant la neige et jusqu'à 20 degrés de froid ; enfin une plante nommée tombéki par les habitants, qui la fument comme le tabac, et qui a la propriété de guérir la phthisie pulmonaire.

Pour tous les articles non signés, J. Rebox.



BREVET D'INVENTION, S. G. D. G.

En vente chez J. REBOUX, 20, rue Neuve :

BULLETINS D'ENVOI

au pesage spécial et à la Condition publique des soies et des laines, à Roubaix.

Ces bulletins, imprimés à l'avance, sont livrés immédiatement.

CIRQUE F. LALANNE

Situé Marché au Charbon, à Roubaix.

La troupe la plus forte et la plus élégante qui soit en France.

Dix Ecuyers. Six Ecuyères. Huit Clowns.

Six Chevaux de Haute-Ecole.

Sept Chevaux dressés en liberté.

Seize Chevaux de voltige.

La direction, encouragée par les succès qu'elle a obtenus cette année dans les villes de Nantes, Bordeaux, Caen, Angers, Tours, Versailles et Saint-Quentin, et comptant sur l'accueil bienveillant du public roubaixien, n'a reculé devant aucun sacrifice pour faire établir un Cirque-Théâtre d'un modèle entièrement nouveau et parfaitement à l'abri de toutes intempéries.

Dimanche 18 décembre 1853, première fête équestre.

THÉÂTRE DES AMATEURS

Dimanche 11 décembre, spectacle à 5 h. 1/2.

1. SIMPLETTE LA CHEVRIÈRE, vaud. 1 acte.

2. LA FLORENTINE, drame en 5 actes.

3. FRISETTE, vaudeville en un acte.

— Lundi 12, à 6 heures :

1. LA CLOSERIE DES GENETS, dr. en 5 actes.

Prix des places : Première galerie, 1 f. 50 c.

- Stalles de parquet, 1 f. 50 c. - Parquet, 1 f. - Amphithéâtre, 75 c. - Parterre, 50 c.

EN VENTE CHEZ J. REBOUX

20, Rue Neuve, Roubaix :

AGENDAS

DE CABINET

POUR 1860.

MÉDAILLE D'ARGENT

de S. E. le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, décernée au nom de Sa Majesté l'Empereur, à Rouen, 1859.

Cet appareil, qui indique le niveau de l'eau dans les chaudières à vapeur, d'une manière conforme aux ordonnances ministérielles, peut être contrôlé à tout instant. Il remplace les flotteurs en pierre, les tubes en verre, et les robinets-Jauge.

S'adresser, pour renseignements et commandes, à M. ED. DE GRENDÉL, rue Notre-Dame, 27, à Roubaix.

1746

Reuterholm. Il comprit à quoi voulait en venir Feldmans.

« Et pourtant, continua celui-ci d'une voix calme et assurée, Pechlin n'était pas, comme moi, gouverneur général. »

Ce disant, il déboutonna son léger surcoat et découvrit son brillant uniforme.

« En cette qualité, je vous ordonne, monsieur le lieutenant, au nom et en la place du roi, et sous ma propre responsabilité, d'arrêter et de conduire à la grand'garde le baron Reuterholm. Obéissez ! »

Le visage du baron était bouleversé par la colère ; mais pas un mot ne s'échappa de ses lèvres pâles et contractées. Chancelant, il s'appuya contre la muraille. Jamais coup plus rude n'avait frappé son orgueil et dérangé ses calculs.

Feldmans, les bras croisés sur la poitrine, le considérait avec une froide tranquillité. L'officier ne bougeait pas.

« Eh bien, monsieur le baron, peut-être nous entendrons-nous mieux maintenant, poursuivit Feldmans. »

Reuterholm n'avait perdu contenance qu'un instant. Bientôt il reprit tout son empire sur lui-même et répondit, fier et impassible comme une statue :

« Vous avez raison ; nous nous entendons en effet ; mais voyons lequel des deux saura le mieux, à l'avenir, comprendre ce que le temps et les circonstances exigent des hommes. Il pourrait venir un jour, monsieur le baron, où vous resteriez sur la place. »

— Vous êtes un délicieux plaisant ; j'ai néanmoins une proposition à vous faire. »

Et il lui tendit la main en signe de réconciliation et d'amitié.

« Je vous présente la main, continua-t-il en voyant Reuterholm hésiter ; si vous l'acceptez, ce sera pour moi le signal, non de nouvelles luttes, mais d'une amitié sincère et fidèle. Eh bien... »

— Monsieur le baron, nous ne pouvons combattre sous le même drapeau. Restons ce que nous sommes et ne changeons pas l'ordre des choses.

— Comme il vous plaira. En tous cas, je vais profiter d'une circonstance fortuite : monsieur le lieutenant, vous êtes dispensé de votre devoir d'arrêter le baron Reuterholm. Encore un mot : ce qui vient de se passer entre nous ne doit être connu de personne, pas même de mes amis qui sont dans la pièce voisine. Si l'affaire se répandait dans le public, elle pourrait vous nuire, et non pas à moi, mais je ne veux pas battre mes ennemis avec leur propres armes. Je vois à votre regard que vous m'approuvez. »

Tout en parlant, il tira le cordon de la sonnette, et Marie parut bientôt.

« Du champagne ! dit Feldmans. Monsieur le baron, ayez la bonté d'approcher, vous aussi, monsieur le lieutenant. Ah ! je me souviens encore, comme d'hier, du temps où j'étais lieutenant : alors j'aimais le vin de Champagne plus qu'aujourd'hui. »

À ces mots, il ouvrit la porte de la pièce voisine et invita mademoiselle Rudenskold et Aminoff à rentrer.

On échangea des regards surpris, mais personne n'osa rompre le silence.

Lorsque les perles écumantes du vin de Champagne pétillèrent dans les verres de cristal, Feldmans reprit :

« Le baron Reuterholm est depuis peu de

retour d'Italie, et nous nous revoyons aujourd'hui pour la première fois. Ayant appris que j'étais à Liljeholm, il y est accouru. Chemin faisant, il a rencontré un petit détachement de dragons légers. Qu'il me soit permis de lui souhaiter la bienvenue à son retour dans la patrie. »

Reuterholm vida son verre d'un air sombre. Le vin de Champagne lui semblait plein d'amertume, et son regard restait fixé au fond du verre.

Aminoff et mademoiselle Rudenskold ignoraient ce qui s'était passé, mais ils se réjouissaient de voir que le danger s'était dissipé sans les atteindre.

L'officier reprit bientôt avec sa cavalerie le chemin de Stockholm, et le reste de la société ne tarda pas à le suivre.

IV

Mademoiselle Rudenskold.

Madeleine-Charlotte Rudenskold, née le 1^{er} janvier 1766, était la dernière fille du conseiller d'Etat comte C. Rudenskold, homme très considéré et qui rendit de grands services à sa patrie. Dès l'âge de treize ans, elle fut introduite à la cour avec sa mère, née comtesse de Bjelke.

L'étoile de mademoiselle Rudenskold brillait déjà d'un vif éclat à la cour de Gustave ; mais elle ne devint un astre de premier rang que sous la régence. Elle était jeune, vive, spirituelle, gracieuse et séduisante. La main prodigue de la nature en avait fait une aimable et belle enchantresse. On pouvait lui appliquer, comme à Feldmans, les immortelles paroles de

César : *Veni, vidi, vici*. Elle enchantait, elle captivait sans le vouloir. Impossible de dire ce qui prévenait si fort en sa faveur, car ce n'était pas une qualité spéciale, mais la réunion charmante de toutes les qualités. Se taisait-elle, on l'admirait ; parlait-elle, on était ravi. Son regard triomphait de tous ; son sourire rendait la défaite même agréable aux vaincus. Et cependant ses charmes extérieurs n'étaient rien en comparaison de la beauté de son âme.

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Madeleine-Charlotte avait été nommée demoiselle d'honneur de la princesse Sophie-Albertine. Loin d'affaiblir ses charmes, ces dix années n'avaient fait que les développer.

Elle habitait, à l'étage supérieur du palais de la princesse, quelques pièces ayant vue, les unes sur la place Gustave-Adolphe, les autres sur le Norrstrom.

De l'autre côté du corridor était l'appartement d'Elise Alstern.

Toutes deux venaient de rentrer d'une réception chez la duchesse Hedwige-Elisabeth, et dans leur conversation, mademoiselle Rudenskold dit à son amie :

« Une épine a pénétré profondément dans mon cœur, et sa blessure a fait naître une rose aux feuilles embrasées. Tu es jeune, Elise, ton cœur n'a pas encore parlé, tu dois l'en estimer heureuse... Ce qu'il dit est si beau, si séduisant ! Chaque mot est une ardente poésie, chaque sentiment un soupir, chaque soupir un rêve d'indicible félicité, et cependant, Elise, tout cela ne nous rend pas heureuses... »

Mademoiselle Rudenskold réfléchit un instant, puis elle reprit :

(La suite au prochain numéro.)